

L'AVENIR DU FUTUR N'EST PAS GARANTI

Par Jean-Michel Besnier



Le titre de cet article n'est pas une boutade un peu facile. Il est pour ainsi dire homologué depuis la publication d'un petit libelle publié en 2001 par un Américain, informaticien créateur du langage Java et qui présida une commission sur l'avenir de la recherche sur les technologies d'information. Son article fit grand bruit, à cause de son titre : « Pourquoi l'avenir n'a pas besoin de nous ». L'auteur, Bill Joy, y exposait les étapes qui l'ont conduit à penser que nous perdons les commandes et que le futur ne sera bientôt plus notre affaire.

Parmi les événements qui l'ont alarmé, on retiendra ceci :

- ▶ la prophétie de Ray Kurzweil, nommée par lui « la Singularité » : une Intelligence artificielle « forte », consciente d'elle-même, va prendre le pouvoir sur notre intelligence biologique (en 2030 ou 2045) ;
- ▶ la mise en garde de Hans Moravec concernant la montée en puissance des robots ;
- ▶ la démonstration par Éric Drexler du danger représenté par les nanorobots bientôt capables de s'autoproduire (et de saturer l'atmosphère sous la « gray goo »). Au final, Joy confesse un certain découragement devant la résolution de certains nantis à quitter bientôt la planète... Pour parachever

ces raisons de démissionner et les étayer, Bill Joy rappelle l'épisode traumatisant que furent les attentats par envoi de colis piégés commis par le mathématicien et écologiste Theodor Kaczynski dit « Unabomber », attentats qui visaient à dénoncer l'irresponsabilité des scientifiques dans l'évolution du monde (3 morts et 23 blessés, en 18 ans). Bill Joy cite longuement et commente le Manifeste publié par Kaczynski, sous le titre *L'avenir de la société industrielle*¹.

Les préventions et l'ironie à l'égard du futur ne sont pas nouvelles : elles datent au moins de la contre-culture américaine des années 1960 qui pointèrent le spectre de la bombe atomique et encouragèrent la fuite dans la culture psychédélique et le LSD. Elles conduisirent vingt ans plus tard à la célébration du *carpe diem* comme esthétique d'un certain désespoir, et elles culminèrent sans doute avec le *No Future* des punks (issu de la chanson des Sex Pistols : « God save the Queen », qui appelait à la révolte contre l'État et la société, ainsi qu'à s'abandonner à vivre exclusivement au présent). Moins radical parce qu'il conservait une vision d'avenir et un optimisme révolutionnaire, l'appel à l'an 01 des années 1968 (l'utopie écologiste d'un abandon de l'économie de marché et du productivisme, avec l'encouragement à faire un pas de côté et non plus un pas en avant) avait impressionné la génération fraîche sortie des « Trente glorieuses ». L'écologie a conservé sa défense d'un futur à sauvegarder, mais n'a pas dissuadé ni le scepticisme ni l'esthétique des zélés d'un monde en pièces. Totalemment désabusé, Groucho Marx résumait cette désaffection montante pour l'avenir en demandant : « pourquoi ferais-je quelque chose pour les générations à venir ? Elles n'ont rien fait pour moi ! ».

Ce qu'on appellera la post-modernité construira la théorie de ce *pathos* nihiliste : fin de l'illusion d'un avenir radieux, repli sur le présent, rejet de l'esprit de sacrifice... La génération OTAKU, au Japon, est actuellement la manifestation la plus outrée de la désaffection

1 Publié aux éditions Pauvert en 1996, avec une préface d'Annie Lebrun.

pour l'avenir et la description de son tableau clinique est parfois appliquée aussi à une frange de la jeunesse chinoise : atomisation des comportements, rejet du travail, conviction de la fin de l'histoire et avènement d'un « snobisme machinal » (J. Baudrillard), fascination pour les technologies proposant l'immersion dans le virtuel...

Le thème de la fin de l'histoire, issu de Hegel et repris par Kojève puis par Fukuyama, a contribué à banaliser la conviction que le

“ Le thème de la fin de l'histoire, issu de Hegel et repris par Kojève puis par Fukuyama, a contribué à banaliser la conviction que le progrès linéaire cultivé par la modernité était révolu. ”

progrès linéaire cultivé par la modernité était révolu. Il a aussi servi à promouvoir l'idée que la consommation ne pouvait manquer de devenir une fin en soi et que, comme l'avait prédit Kojève, le jeu, l'amour et le snobisme seraient désormais les seules occupations des humains. Bref, la philosophie post-hégélienne dressait le constat de la mort des grands récits, selon l'expression de Jean-François Lyotard, et consacrait l'avènement du fragmentaire, comme l'illustre la culture *otaku*. Dans la décrédibilisation des idéaux d'avenir, une certaine culture de la complexité pourrait également avoir eu sa part. Les sciences

de la seconde moitié du 20^e siècle nous ont appris à prendre des distances avec une vision analytique (cartésienne) du monde, et à lui substituer une conception holistique, attentive aux systèmes dynamiques dans lesquels la sensibilité aux conditions initiales conditionnerait l'évolution des trajectoires.

Les sciences du chaos ont ainsi invalidé le déterminisme laplacien, au profit d'une représentation statistique de la réalité, et avec elles, la prédictibilité qui pouvait motiver la prospective se trouvait disqualifiée. Par exemple, les structures dissipatives étudiées par le prix Nobel de chimie Ilya Prigogine et objectées au déterminisme défendu par le mathématicien René Thom ont sans nul doute contribué à secréter un imaginaire prophète à la désertion du futur

comme valeur mobilisatrice. Le temps retrouvé avec Prigogine, comme création proche de l'élan vital de Bergson, a rendu l'avenir indécidable et a contribué, *volens nolens*, à l'accueil du « présentisme » dont le sociologue François Hartog s'est fait le théoricien. Le présentisme, c'est-à-dire le règne des événements qu'on renonce à expliquer ou prévoir, qu'on se dit incapable d'inscrire dans un continuum historique. Parmi les exemples de cette désaffection pour le futur, contemporaine de la prise de conscience de la complexité de l'histoire et de la nature, on cite souvent l'événement que fut la chute du Mur de Berlin. Hartog en dit ceci : « On était en droit d'en attendre une formidable ouverture sur le futur. Et ce ne fut pas le cas. À l'Est, sans doute parce qu'ils étaient devenus très méfiants vis-à-vis de tous ces futurs qu'on leur avait promis. Mais l'Ouest, outre le fait que cela a surpris tout le monde, était déjà sorti aussi, à sa façon, de toute perspective futuriste. Il était déjà dans le présentisme. » Dès ses premières manifestations, ce présentisme, continue François Hartog, s'est révélé compatible avec un enthousiasme révolutionnaire dont on avait pu croire qu'il était prospectif : « À cet égard, Mai 68 est peut-être un tournant plus fort du passage du futurisme au présentisme. Car il y avait encore la perspective révolutionnaire, mais avec cet élément contradictoire du " tout, tout de suite ". Et cela, c'était déjà du présentisme, certes pétillant, où tout paraît encore possible, mais qui rompt avec les régimes d'historicité précédents »².

Tout autant que celle du progrès, l'idée du futur se démontre usée et décourageante. L'esprit de prospective qui la nourrissait a disparu, au profit peut-être d'un appétit d'innovations difficile à dissocier d'une volonté de seulement consommer au présent. Fondateur du *Centre universitaire international et des centres de prospectives*, puis de l'*Institut National des sciences appliquées* (INSA), le philosophe Gaston Berger n'a pas fait durablement école et rares sont ceux qui aujourd'hui entendent réactiver sa pensée pour lutter contre la désaffection pour les projets. Jean-François Simonin est de

2 *Présentisme et émancipation*, Entretien avec François Hartog, réalisé par Sophie Wahnich et Pierre Zaoui, *Vacarme* 210/4 n°53

ceux-là : auteur de *Anticiper à l'ère de l'anthropocène. Apprendre à défataliser l'avenir au 21^e siècle* (édition l'Harmattan 2016), il a créé un « Institut du temps long » pour engager à penser et poursuivre les enjeux de long terme. Son entreprise s'inscrit dans la veine de celle de Hugues de Jouvenel, directeur de la revue *Futuribles, l'anticipation au service de l'action*.

Elle peine cependant à trouver des échos qui pourraient signifier le regain prochain de militants en faveur d'une histoire retrouvée. Depuis le monde des entreprises, l'intérêt pour « les futurs possibles » n'est pas revenu dans l'actualité. On a fait disparaître des

stratégies politiques la planification qui fit l'objet jadis de la mission des gouvernements, surtout dans le contexte de la « Reconstruction » d'après-guerre. La réintroduction d'un Haut-commissariat au Plan, confié en 2020 à François Bayrou, n'a pas changé grand-chose à la désaffection pour la prospective. Force est de constater que le futur se réfugie de nos jours dans les récits de science-fiction où il est le plus souvent convoqué pour alimenter des dystopies, pour étayer la vision d'une catastrophe venant mettre un terme à l'histoire et à l'espoir.

“ Le futur se réfugie de nos jours dans les récits de science-fiction où il est le plus souvent convoqué, pour étayer la vision d'une catastrophe venant mettre un terme à l'histoire et à l'espoir. ”

Comment le futur en est-il venu à connoter avant tout « la rupture, la *fin de* –, le largage, les récits de dernier épisode » ? C'est la question que posaient Roger-Pol Droit et Monique Atlan, à la fin de leur enquête intitulée *Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies* (Flammarion 2012) : « Partout, semble-t-il, on aspire au mot « fin », ou plus encore à un au-delà indéfini. On prétend ainsi en finir bientôt peut-être avec la souffrance, la vieillesse, la mort, mais aussi avec la différence sexuelle, avec la procréation. On proclame la possibilité prochaine d'en finir avec le hasard génétique, les contraintes de la biologie, voire avec les cadres de l'espace et du temps. On espère,

dès que possible, parvenir à dire adieu à la part d'ombre, au psychisme, à l'intériorité. On projette même de larguer dans quelque temps la réalité – ses limites, ses contraintes, sa monotonie – pour le virtuel et la liberté sans bornes de l'imaginaire » (p.523).

La volonté d'« en finir », même dans la jubilation et l'impatience, ne tient assurément pas lieu de l'esprit de prospective qui avait engagé le polytechnicien Jean Coutrot à créer, en 1936, le *Centre d'études des problèmes humains* (CEPH) et à jeter les bases d'un « transhumanisme » conçu comme « le plus court chemin vers la joie, la paix, l'abondance ». Signe des temps, le transhumanisme, dont Coutrot invente le nom et l'idéal, a viré au sombre, aujourd'hui, en développant l'ambition de mettre les sciences et les technologies au service d'une évacuation de l'humain et de ses fragilités. Victoire, donc, du « en-finir » sur l'aspiration à mobiliser les ressources de « tous les humanismes » en vue de « l'évolution ascendante de l'espèce »³.

Il n'empêche que le temps présent fourmille d'annonces hyperboliques qui nous dépeignent un monde inédit encore à venir, et quelquefois désirable. Ne s'agit-il pas, avec elles, d'ouvrir un futur, d'inventer des futuribles en tant que perspectives multiples s'offrant à nos décisions aujourd'hui même : choix technologiques, aménagement des territoires, options sociétales... ? La question mérite d'être examinée.

Le Rapport NBICs⁴, en 2003, avait déjà dessiné la trajectoire vers laquelle la convergence des technologies allait conduire l'humanité. L'horizon prédit annonçait que la dématérialisation serait la clé de toute prospérité et c'est largement sur cette base que le transhuma-

3 Cf. Olivier Dard, *Jean Coutrot, de l'ingénieur au prophète*, Presses universitaires franc-comtoises 1999, pp.379 et sq.

4 NBIC : Nanotechnologie, Biotechnologie, Informatique, Sciences cognitives (et Neurosciences) : l'acronyme signale désormais le cocktail grâce auquel toute volonté d'entreprendre devrait trouver son moteur. Le Rapport remis au gouvernement américain au début du second millénaire représente le cahier des charges des programmes de recherches adoptés par tous les pays développés.

nisme s'est livré à ses extrapolations et prophéties : l'humain allait de plus en plus réclamer la cyborgisation, c'est-à-dire l'hybridation avec des technologies dites d'augmentation, et il irait jusqu'à opter en faveur du téléchargement de son cerveau sur des matériaux inaltérables. Quel futur serait-il donc pensable pour un cerveau « uploadé », dont chaque neurone serait dupliqué par un élément électronique enregistrant son comportement *input* et *output* ?

La question philosophique de savoir ce qu'il adviendrait déjà de la conscience se pose assurément pour les zélés du *Mind Uploading* mais elle ne retient guère longtemps les transhumanistes qui

invoquent parfois un argument prétendument néo-darwinien : la conscience fut à l'origine un avantage sélectif ayant permis à l'espèce humaine de surmonter l'épreuve de la sélection naturelle, mais elle cesse d'être requise dans un contexte où prévalent les machines. En d'autres termes, la conscience et la vie intérieure en général deviennent obsolètes quand les pressions sélectives auxquelles il faut résister pour survivre sont technologiques et non plus naturelles. Le rêve moderniste de se donner la maîtrise de l'évolution naturelle, grâce aux sciences et aux techniques, est en passe de se réaliser et il achève l'histoire et la

conscience humaines qui racontaient l'effort pour y parvenir. C'est ce résultat que traduit l'appréhension de l'extinction de l'espèce humaine annoncée par ceux qui redoutent ou se réjouissent de l'hégémonie prochaine de l'Intelligence artificielle.

L'idée du futur, qui a pu galvaniser le volontarisme, souffre évidemment du fatalisme qui accompagne les annonces hyperboliques brandies par les transhumanistes. Que faire si tout est joué d'avance, si les avancées technologiques, qui s'auto-alimentent et nous déposent de notre liberté, nous enjoignent de les adopter, sous peine

“ Un futur auquel nous n'avons plus part et qui n'est plus objet de décision, est un destin, une fatalité, une nécessité. ”

d'être marginalisés ou même de disparaître ? Que faire si nous avons déjà perdu les commandes, selon une expression qu'employait la CNIL pour intituler l'un de ses récents rapports sur l'impact des technologies ? Au fond, nous cessons de nous intéresser au futur parce que nous réalisons que ce futur ne nous concerne plus, qu'il n'a donc plus besoin de nous, comme l'annonçait Bill Joy. Un futur auquel nous n'avons plus part et qui n'est plus objet de décision, est un destin, une fatalité, une nécessité. Et l'on peut lui tourner le dos ou lui opposer la réponse des héros tragiques aux manipulations opérées par les dieux : au-delà du désespoir, un défi sans horizon ou une élégante insolence.

Mais la réponse à cette situation peut aussi être pragmatique, comme en témoigne justement l'affairement des entrepreneurs qui ne s'effraient pas d'évoluer dans le court-terme. Chez eux, pas de spéculation ni d'état d'âme : le futur, c'est le retour sur investissement d'activités correctement finalisées. Ce futur-là est l'objet de calculs et il invite à exercer la vertu du *kairos*, c'est-à-dire la faculté de s'emparer du moment opportun pour agir au mieux. Quand on ne prétend plus être visionnaires, il reste la possibilité d'être stratégiques – et c'est là où s'évalue le réalisme des acteurs économiques comme celui des politiques.

Comment envisage-t-on le futur chez les capitaines d'industrie d'aujourd'hui ? Dans son dernier livre, *The Singularity is nearer. When We Merge with AI* (éd. Viking 2023), l'ingénieur en chef de Google, Ray Kurzweil, reste convaincu que le salut est en vue : en 2045, la Singularité aura triomphé et la fusion avec les machines sera engagée inexorablement : « On ne peut dire avec certitude à quoi ressemblera la vie après la Singularité. Mais en comprenant et anticipant les transitions qui nous ont conduits jusque-là, nous pouvons être sûrs que l'approche finale de l'humanité aura été salutaire et réussie » (p.11). La technologie aura porté ses fruits qui permettront une stabilité et une sécurité forcément désirables : la pauvreté aura été supprimée, la violence également, grâce à la « révolution numérique ». Partout on bénéficiera d'une réduction des coûts de production, l'agriculture n'aura plus besoin de recourir

à l'élevage industriel, on aura trouvé le moyen de se passer des énergies fossiles, l'électricité solaire se sera imposée, l'eau potable sera devenue accessible pour tous, des organes artificiels seront obtenus grâce au recours à l'imprimante 3D, de même qu'on pourra, par ce moyen, construire des maisons modulaires, enfin les cellules IPS (cellules pluripotentes induites) permettront la régénérescence biologique... L'inventaire est forcément incomplet et n'est donné ici que pour convaincre qu'un sens du futur demeure chez les technophètes, quand ils n'affichent pas leurs raisons de vouloir en finir tout simplement avec l'humain.

Mais le pragmatisme est aussi la philosophie spontanée des entrepreneurs qui œuvrent non seulement pour satisfaire des actionnaires, mais aussi pour offrir à nos contemporains le moyen de disposer des instruments qui leur permettront d'être à la hauteur des performances de l'Intelligence artificielle. Ainsi, le CIGREF (*Association des grandes entreprises et administrations publiques françaises*) se donne pour objectif de produire « un numérique durable, responsable et de confiance ». Il s'est livré à un exercice de prospective dans son *Rapport d'orientation stratégique* de 2023, publié sous le titre « Ruptures à l'horizon 2030-2040 ». La vision du futur qui s'en dégage mérite l'attention car elle fait état des espoirs et des craintes qu'éveillent les technologies dans le court-terme, avec un souci évident d'objectivité et sans inviter à quelque militance que ce soit. Cette vision du futur ne donne pas prétexte à un Manifeste pour l'action, mais détaille sobrement l'état des lieux dans lequel il faudra nécessairement s'orienter. Loin de l'emphase de la Singularité prêchée par Kurzweil, l'événement avec lequel les humains des pays développés devront composer n'est pas bouleversant et il reste abstrait pour la plupart d'entre nous qui auraient tort toutefois de s'en trouver intimidés : l'informatique quantique va se développer à grande échelle. Elle contribuera à résoudre de nombreux problèmes dont ceux liés à la crise climatique, en permettant de modéliser des systèmes toujours plus complexes. Grâce à elle, on comprendra mieux les processus climatiques et on pourra mieux prédire les phénomènes météorologiques.

L'informatique quantique rayonnera sur bien d'autres domaines, comme la cryptographie et la cybersécurité. Elle prend la relève, au palmarès des innovations, de la loi de Moore qui prédisait un doublement des capacités de calcul des ordinateurs tous les ans... jusqu'à la limite physique de l'atome. Ainsi le futur de l'humanité se révèle-t-il déjà tout entier inféodé à la puissance et à la vitesse de calcul des machines à venir. Le Rapport du CIGREF prêche évidemment pour sa paroisse numérique, en ajoutant au paysage la virtualisation des réseaux qui bénéficieront de la 6 G et par là, d'un progrès dans l'automatisation, facteur d'une réduction des coûts et d'une augmentation des performances pour les entreprises.

Pendant, l'avenir radieux lié au quantique ne permet pas d'écarter de gros nuages, que ce *Rapport d'orientation stratégique* ne songe pas à dissimuler ni à minimiser : une tempête solaire pourrait en effet

survenir entre 2030 et 2040 qui provoquerait à l'échelle de la planète une rupture d'approvisionnement électrique, ainsi que la détérioration de composants numériques essentiels. Jean-Claude Laroche, le signataire du *Rapport*, rappelle les épisodes d'orages magnétiques documentés depuis 1859 pour conclure à la forte probabilité que la planète en endure de nouveaux, d'une ampleur inédite. Le président du CIGREF

“ L'avenir radieux lié au quantique ne permet pas d'écarter de gros nuages, que ce Rapport d'orientation stratégique ne songe pas à dissimuler ni à minimiser. ”

n'hésite pas à ajouter, à l'inquiétude liée à une catastrophe qui serait d'origine naturelle, celle qu'alimentent par ailleurs les 42 000 satellites qu'Elon Musk se propose de lancer dans l'espace d'ici 2030 et qui pourraient provoquer des perturbations gravissimes.

On voit que l'approche pragmatique, supposée raisonnable, émanant du milieu des entreprises, ne prémunit pas contre une repré-

sentation du futur marquée par la catastrophe. Le futur ne peut visiblement éviter de se mettre sous le signe de la rupture.

Les considérations géopolitiques qui concluent le rapport du CIGREF constituent un élément de dramatisation supplémentaire : la dépendance à l'égard de la Chine qui fournit 98% des approvisionnements en terres rares – ces métaux présents sous forme d'alliages dans la croûte terrestre et qui sont indispensables à la fabrication de composants électroniques ; la dégradation possible des relations de l'Union européenne avec les États-Unis qui sont tentés de ré-orienter leurs investissements dans un sens défavorable à l'Europe ; l'effondrement pressenti des GAFAM qui ne servirait pas forcément les intérêts des États membres... La vulnérabilité stratégique de notre pays aggrave visiblement les risques que le futur échappe à la volonté d'avenir caractérisant en général l'esprit d'entreprise...

Serions-nous donc condamnés au « *carpe diem, quam minimum credula postero*⁵ », l'invitation du poète Horace à négliger le futur, au motif qu'il ne dépend pas de nous ? On a déjà rencontré ici cette invitation devenue un slogan pour une génération, celle de la fin du 20^e siècle, qui essuya le verdict de toutes les crises diagnostiquées par leurs aînés. Elle ne risque pas de perdre son sens, à l'heure où l'on suggère que les innovations technologiques ne dépendent plus de nous, mais qu'il faut les favoriser sous peine de connaître, dans l'avenir, la condition des chimpanzés ! De promesse qu'il fut, le futur est devenu une menace et nous ne disposons pas de l'imaginaire culturel qui nous permettrait de le métaboliser, par exemple grâce à la représentation circulaire du temps à laquelle s'attachent les Indiens Tupi-Guarani étudiés par l'ethnologue Pierre Clastres.

À la « Reconstruction » des années 1950 a succédé l'époque dite de la « Déconstruction » : comment le futur ne ferait-il pas les frais de ce passage ? S'il convient de se méfier des mots-valises pour

.....
5 « Cueille le jour, et [sois] le moins crédule [possible] pour le [jour] suivant. »

baptiser le déconcertement contemporain, on peut au moins retenir celui de « désymbolisation » pour désigner la prise de pouvoir d'une obsession pour le calcul et pour le rejet des polarités qui organisaient l'espace mental et social. Le futur ne saurait survivre à la disqualification d'un monde qui avait pu chercher ses modèles idéaux d'accomplissement dans l'esprit utopique, celui de Francis Bacon, par exemple, auteur de *La Nouvelle Atlantide* (1627), ce récit d'une mise en harmonie des sciences et des techniques avec la morale et la politique – récit qu'il faut lire au conditionnel, comme l'exige l'utopie, mais proposé en exemple au futur, comme le veut la morale.

Georges Steiner expliquait que « le statut du futur du verbe est au cœur de l'existence. Il modèle l'image qu'on se fait du sens de la vie et de la relation personnelle à cette signification »⁶. Et il cédait au lyrisme pour « se réjouir avec véhémence, du simple fait qu'il existe des formes futures du verbe, que les humains ont mis au point des règles de grammaire qui permettent de parler, de façon cohérente, de demain, de la dernière minute du siècle, de la situation et de la luminosité de Véga dans un demi-milliard d'années »⁷. Supprimez l'usage du futur ou rendez-le superflu en imposant l'existence d'un présent total, et vous instaurez une situation proprement totalitaire, « au sein d'un parler qui restreindrait l'élan des phrases à lundi prochain ». Steiner conclut : « le futur est une condition *sine qua non* de l'être moral »⁸. Il aurait pu exploiter, pour argumenter encore davantage sa plaidoirie en faveur du futur, le personnage du roman d'Ivan Gontcharov, « Oblomov » (1859), cet amoureux de son divan qui emblématise l'apathie cynique de celui qu'a déserté le désir de futur. Ou bien commenter la banalisation croissante du symptôme de procrastination, perçue souvent non pas comme une faute morale, mais avec la sympathie dont Phi-

“ On se préoccupera
de plus en plus
du corps et du cerveau,
et beaucoup moins
des biens matériels. ”

⁶ Georges Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel

1979, p. 132

⁷ Ibid., p. 138

⁸ Ibid., p. 138

lippe Noiret, héros du film d'Yves Robert : *Alexandre le bienheureux* (1968), sut la doter. La contrainte de la tâche à accomplir n'est-elle pas toujours indésirable si elle doit empoisonner la vie et ajourner le moment d'exister ?

Qui le futur intéresse-t-il encore ? Il faut disposer d'un certain potentiel de moralité pour agir en vue de ce qui sera un jour et qu'on ne verra pas, une certaine abnégation capable de détourner des jouissances de l'immédiat. En 1998, *l'Association transhumaniste mondiale* (WTA/Humanity+) publiait une première Déclaration dont l'article inaugural résume l'essentiel de son engagement pour le futur : « L'avenir de l'humanité va être radicalement transformé par la technologie. Nous prévoyons qu'il devienne possible de refaçonner la condition humaine, en ce compris certains paramètres tels que l'inéluctabilité du vieillissement, les limites de l'intelligence humaine et artificielle, le caractère, la souffrance et notre confinement à la planète Terre »⁹. Ainsi le futur se réfugierait-il auprès des transhumanistes et avec lui, sans doute, le sens moral qui en est indissociable... Les promesses formulées pour engager à ajourner le présent pour laisser émerger un avenir radieux n'ont pas toujours tenu aux espoirs engendrés par les technosciences.

En 1964, la Revue *Planète* que dirigeait Louis Pauwels accueillait la contribution du généticien J.B.S. Haldane. Celui-ci se proposait de répondre à la question : « Quels hommes serons-nous demain ? »¹⁰. Sa réponse est optimiste : la régulation des naissances évitera la surpopulation, les progrès de la médecine viendront à bout de bien des maladies et les conditions d'une santé mentale seront obtenues par des sociétés qui offriront aux hommes un travail productif et gratifiant, en leur évitant d'être réduits à la condition de consommateurs passifs. La maîtrise de notre physiologie, informée par la connaissance objective, nous offrira des facultés nouvelles, et Haldane s'aventure sur ce point à invoquer le modèle du yogi pour

9 Cité notamment par Franck Damour et David Doat dans *Transhumanisme : quel avenir pour l'humanité ?*, éd. Le Cavalier Bleu p.193.

10 Revue *Planète*, n°14, janvier-février 1964

illustrer « l'augmentation » cognitive que nous pourrions espérer. Une perspective eugéniste est ouverte du côté de la génomique : la production d'un être artificiel n'est pas impensable ou, en tout cas, celle de « cellules de personne de valeur reconnue » qui pourraient s'offrir à la manipulation. Enfin, on se préoccupera de plus en plus du corps et du cerveau, et beaucoup moins des biens matériels, car « la pauvreté ne sera plus qu'un désagréable souvenir ». Force est de croire finalement que l'avenir est au bonheur d'une vie intérieure. Les prévisions énoncées par Haldane sont résolument positives. Elles préservent l'ancrage de l'humain dans la réalité. Trente ans après, pourtant, les transhumanistes déclarent que la condition humaine a besoin d'être « refaçonnée » et ils envisagent l'émigration dans l'espace comme la voie de son salut. Vingt-cinq ans plus tard, c'est l'immersion dans le virtuel qui figure la solution finale de l'humanité.

En 2023, Ray Kurzweil endosse la prophétie en ces termes : « À l'heure actuelle, la plupart des médias se limitent à faire appel à deux sens : la vue et l'ouïe. Les systèmes de réalité virtuelle actuels qui intègrent des odeurs ou des sensations tactiles sont encore maladroits et peu pratiques », mais le progrès des interfaces cerveau-machine y remédiera sous peu, de sorte que « à terme, il permettra une réalité virtuelle en immersion totale qui alimentera les données sensorielles simulées directement dans notre cerveau ».

Le bénéfice de ce progrès semble à Kurzweil indiscutable, notamment parce qu'il nous débarrassera du risque de penser et d'entretenir une vie intérieure. Un exemple anodin mais significatif de ce consentement à la désymbolisation qui vaut selon lui promesse de futur : « Lorsque nous pourrons découvrir en toute sécurité tout le défi et la beauté naturelle de l'ascension virtuelle du mont Everest, on pourra se demander si cela vaut la peine de l'entreprendre réellement ou si le danger faisait partie de l'attraction depuis le début »¹¹.

11 R. Kurzweil, « The Singularity is nearest », op.cit.

Assurément, même avec l'immersion totale dans le métavers, l'avenir du futur n'est pas garanti...

